

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Réflexions sur le journal intime au Québec

*Le Journal intime au Québec. Structure, évolution, réception* de Pierre Hébert avec la collaboration de Marilyn Baszczyński, Montréal, Éditions Fides, 1988, 209 p.

Agnès Whitfield

Number 52, Winter 1988–1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38766ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Whitfield, A. (1988). Réflexions sur le journal intime au Québec / *Le Journal intime au Québec. Structure, évolution, réception* de Pierre Hébert avec la collaboration de Marilyn Baszczyński, Montréal, Éditions Fides, 1988, 209 p. *Lettres québécoises*, (52), 49–50.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

par Agnès Whitfield

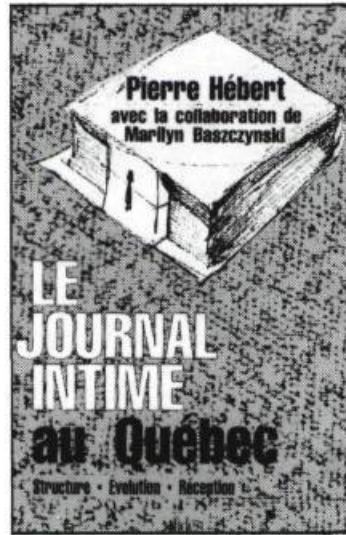
# Réflexions sur le journal intime au Québec

**Le Journal intime au Québec. Structure, évolution, réception** de Pierre Hébert avec la collaboration de Marilyn Baszczyński, Montréal, Éditions Fides, 1988, 209 p.

Cet ouvrage s'inscrit dans le renouvellement récent, au Québec, comme dans d'autres pays occidentaux, de l'intérêt pour les genres littéraires, fictifs ou non, qui, d'une manière ou d'une autre, donnent la priorité au «je». Depuis plusieurs années déjà, les œuvres à la première personne (autobiographies, mémoires, journaux intimes et leurs variantes fictives) semblent, en effet, connaître un nouvel essor. Parallèlement, l'ouverture de nouveaux champs théoriques a sans doute favorisé le discours critique sur ce genre de production textuelle. D'une part, l'élargissement du champ littéraire aux genres populaires et paralitéraires a permis de revaloriser une partie de ces œuvres. D'autre part, les critiques préoccupés par la problématique du sujet ou les aspects discursifs du texte littéraire ont trouvé dans les œuvres au «je» un terrain particulièrement propice pour leurs réflexions.

Or, l'objectif de Pierre Hébert consiste à cerner l'évolution du journal intime au Québec, entre 1881 et 1980, à partir d'une approche surtout historique et générique. Comment situer le journal intime en tant que genre littéraire? Quelles transformations ce genre a-t-il subies au cours de son histoire dans le contexte québécois? Ces transformations peuvent-elles nous renseigner sur l'évolution de la perception qu'ont pu se faire les Québécois de la subjectivité? Voici quelques-unes des questions auxquelles cet ouvrage tente de répondre.

Dans l'introduction, Hébert situe le journal intime par rapport aux autres formes de la littérature personnelle, telles l'autobiographie, les souvenirs et les mémoires. Pour ce faire, il revient sur les différentes études antérieures du journal intime pour signaler les problèmes terminologiques et typolo-



giques qu'elles soulèvent, notamment autour des concepts d'autobiographie et d'intimité. Cette mise au point l'amène à proposer, à son tour, une typologie de la littérature personnelle basée sur les notions de diégésis et de mimésis telles qu'elles sont employées par Genette. Faut de pouvoir cerner les structures internes du genre, cette typologie ne résout pourtant pas un problème méthodologique important. Comment repérer l'évolution du corpus québécois, si, sur ce plan, le journal intime se présente plutôt comme une classe de textes relativement mal définis, si ce n'est que par leur absence de structure?

Cette question amène donc Hébert, dans la première partie de l'ouvrage, à aborder son corpus par le biais de la réception: «Quelle idée s'est-on faite du genre même du journal intime? quelle importance accordait-on au moi dans le journal? où posait-on l'intérêt que peut représenter la lecture du journal?» (p. 32). La question du moi, traitée en priorité, offre une première ébauche d'une périodisation du corpus en trois périodes distinctes. Une première période, allant du début du corpus jusque vers 1954, est marquée par l'absence d'une réflexion sur cette question. En-

suite, le cas du journal de Saint-Denys Garneau déclenche un «débat entre une méfiance de l'introspection et la projection des problèmes du diariste au niveau de l'universel» (p. 38). Enfin, dans les années soixante et soixante-dix, la critique «abord[e] de plein front le moi, l'individualité» (p. 38). À ces périodes, quelque peu nuancées, correspondent trois stades du moi, que Pierre Hébert désigne par les termes «moi-occulté» (1840-1930), «moi-recouvert» (1930-1950) et «moi-affirmé» (1950...) (p. 67). L'hypothèse principale avancée dans cette partie est néanmoins le rapport que fait l'auteur entre ces stades du moi et l'évolution des idéologies au Québec dans le contexte colonial. L'affirmation progressive de la personne dont témoigne le journal intime correspondrait à l'évolution d'une première étape de la situation coloniale où «ce qui domine, c'est un nous mythifié, dogmatique, résistance d'un vaincu qui espère fonder sa pérennité dans cette solidarité» à une étape ultérieure de recherche de nouvelles normes et d'autonomie par l'individu, en passant par une étape de transition du «cas de conscience» (p. 78).

Intitulée «Pour une narratologie du journal intime», la deuxième partie de l'ouvrage soulève surtout des questions d'ordre structural. À l'analyse des traits généraux du corpus succède l'étude de cas particuliers. Aussi, Hébert examine-t-il à tour de rôle les journaux d'Henriette Dessaulles et de Lionel Groulx. Tenu entre 1874 et 1880, mais publié seulement en 1971, le *Journal* de Dessaulles sert surtout de point de départ à une réévaluation de l'opposition habituelle en narratologie entre l'histoire et le discours. Considéré le plus souvent comme un genre sans histoire, c'est-à-dire sans structure événementielle, le journal intime semble particulièrement apte à susciter une telle mise en question. L'auteur présente un modèle descriptif partant des concepts du thème («le support de l'information») et du rhème («ce qu'on en dit») (p. 94). Dans



par Patrick Imbert



# Le passé au présent

le chapitre suivant, c'est le narrataire, autre traquenard du journal intime, qui est interrogé à partir d'une analyse du *Journal de Groulx*. Chose frappante, dans ce texte exemplaire d'un genre où la critique a habituellement privilégié un narrataire unique, l'*alter ego* du diariste, Hébert parvient à relever un nombre impressionnant de narrataires. C'est pourtant la distribution inégale des deux narrataires les plus importants, Dieu et le narrataire-journal, qui semble être la découverte principale de ce chapitre. L'analyse montre «l'extinction progressive du journal-narrataire et la prépondérance de Dieu-narrataire» (p. 127). Ce déplacement serait à l'origine, avance l'auteur, du délaissement éventuel, par Groulx, de la rédaction du journal au profit de l'action «plus utile et plus prêtre» (p. 129).

Le dernier chapitre du livre, signé par Marilyn Baszczyński, offre une étude des structures actantielles du *Journal de Saint-Denys Garneau*. Nous y retrouvons le souci de la caractérisation des niveaux narratifs qui marque les chapitres précédents, ainsi que le recours aux notions de rhème et de thème. Cette fois-ci, ce sont les tensions du journal qui trouvent ainsi un éclairage nouveau. Une brève conclusion, qui porte surtout sur les questions narratologiques posées par l'analyse du journal intime, ainsi qu'une bibliographie des journaux intimes québécois et des ouvrages critiques pertinents, en français, en anglais et en allemand, complètent l'ouvrage.

Ce livre a le mérite d'offrir une réflexion articulée à la fois sur les plans théorique et critique. C'est pourtant sur le plan théorique qu'il est le plus innovateur, bien que certains des propos, notamment sur l'opposition histoire/discours me semblent exiger des nuances. Hébert offre néanmoins un cheminement prudent mais résolument autonome parmi les difficultés posées par l'analyse du journal intime, parvenant ainsi à apporter une contribution réelle à la description des structures narratives du genre. Par contre, le lecteur soucieux d'apprendre davantage sur les journaux intimes québécois moins connus et moins commentés par la critique pourrait rester un peu sur sa faim. Sur ce plan, on aurait pu souhaiter une plus grande exploitation de l'ensemble du corpus, surtout à la lumière de l'intérêt des chapitres sur les journaux de Groulx, de Dessaulles et de Saint-Denys Garneau. □

**Octave Crémazie. Poète et témoin de son temps.** Présentation par Odette Condemine, Montréal, Fides, 1988, 307 p., 7,95\$.

«Il a surtout eu le grand mérite de montrer à la littérature canadienne la voie dans laquelle elle doit s'engager» dit, au sujet de Crémazie, Charles ab der Halden, dans *Études de littérature canadienne-française*, en 1904. Affirmer ceci, en 1904, est pour le moins outrancier car, depuis fort longtemps, la littérature canadienne-française s'est engagée dans un système canonique qui élimine «le déviant». C'est ce que l'on vérifiera par la suite en constatant que l'on a oublié *l'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils (redécouvert en 1951 par Séraphin Marion) au profit soit des *Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé père ou de *la Terre paternelle* de Patrice Lacombe (voir *l'Histoire de la littérature canadienne* de Mgr Camille Roy en 1930).

La terre, la patrie, la religion sont déjà, bien avant cette remarque de Charles ab der Halden, les avenues qui permettront d'affirmer l'écart avec la production littéraire française importée et rejetée ou censurée (voir la lutte entre Mgr Bourget et l'Institut canadien ainsi que le texte du *Père Goriot* censuré dans *l'Ami du peuple, de l'ordre et des lois* en 1835-1836). C'est ce canon littéraire que parcourt Crémazie dans ses poésies publiées ici. Il y loue la patrie, l'empereur Napoléon, le Pape et le respect des régimes établis («On les [les aïeux] voit s'avancer, sans redouter l'orage, sous l'étendard anglais, libres et triomphants», p. 78) en une structure poé-

«La foule est toujours stupide et je préfère le despotisme du grand Mogol à cette domination brutale des masses»,  
Octave Crémazie, «Journal du siège de Paris», p. 224.

tique fondée souvent sur l'alexandrin. C'est ce type d'œuvre, d'ailleurs, que Réjean Ducharme parodie dans *la Fille de Christophe Colomb*, épopée moderne, en vers, rejetant les élans héroïques et lyriques déjà suspects depuis *la Peste* de Camus.

Les textes les plus intéressants sont alors sa correspondance avec sa famille, celle entre lui et l'abbé Casgrain ainsi que le «Journal du siège de Paris». Dans sa correspondance avec Casgrain, il fait des remarques parfois fort pertinentes : «Les écrivains du Canada sont placés dans les mêmes conditions que l'étaient ceux du moyen âge. Leur plume, à moins qu'ils ne fassent de la politique (et Dieu sait la littérature que nous devons aux tartines des politiciens), ne saurait subvenir à leurs moindres besoins», (p. 129). Ceci ne peut justement que souligner la teneur politique même de plusieurs de ses propres poésies. Il ne se fait d'ailleurs que peu d'illusions sur les goûts rhétoriques de ses lecteurs, même si cette lucidité ne va pas toujours jusqu'à ce qu'il remette en question ses propres productions : «Faites rimer un certain nombre de fois gloire avec victoire, aïeux avec glorieux, France avec espérance, entremêlez ces rimes de quelques mots sonores comme notre religion, notre patrie, notre langue, nos lois, le sang de nos pères, faites chauffer le tout à la flamme du patriotisme et servez chaud. Tout le monde dira que c'est magnifique» (p. 157).